André Lachambre



Biographie de Madame Teresa Kelly[1]

Associée à la communauté des Viateurs du Canada et membre du 'CORPS' d'Animation de la Maison de la Foi au Service du Monde de la Surdité.

[1]Au moment de son assermentation comme citoyenne canadienne, elle a ajouté un « h » à son nom.

Ma petite enfance : 0 à 5 ans,

Je suis la dixième d'une famille de onze enfants dont deux sont malheureusement morts en bas-âge et d'une manière qui m'est inconnue. Ce qui vient à dire que je suis la dernière née de la famille Kelly. À ma naissance, nous habitons à New-York dans un logement comprenant cinq pièces. Mon père est concierge. Maman est ménagère et ce n'est que lorsque mes frères et sœurs seront plus vieux qu'elle ira travailler à l'extérieur du foyer pour s'occuper des enfants. Cette expérience devint un atout à son actif.

Je suis née un mercredi 10 mars de l'année 1926. J'ai grandi au cœur d'une famille de souche irlandaise. Une famille très unie et fervente, de confessionnalité chrétienne.

La mauvaise fortune a voulu que je devienne sourde à la suite d'une méningite qui m'a affectée à l'âge de deux ans et demi. C'était une chose assez fréquente à cette époque; les statistiques démontrent que la méningite provoquait plusieurs victimes dans ces années. Le ciel a voulu que je ne sois pas handicapée davantage, mais une surdité profonde s'est installée à vie dans mon histoire. Mais Dieu m'a tout de même préservée. Ma mère ne m'a jamais abandonnée à mon sort. N'ayant pas encore acquis les rudiments du langage, j'ai toujours éprouvé de la difficulté avec la parole mais maman fait tout en son possible pour créer

des brèches afin que je parvienne, un jour à maîtriser fort bien notre langue maternelle, l'anglais.

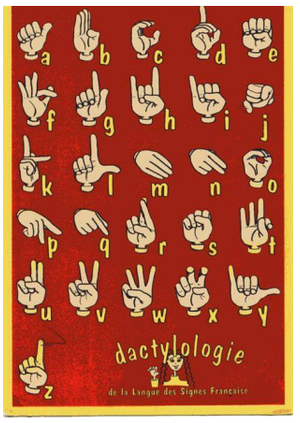
J'ai été baptisée à peine une semaine après ma naissance dans une église américaine catholique. Mes parents, tous deux migrants irlandais, étaient de confessionnalité catholique. Tous deux viennent de la même ville, Dublin, capitale de l'Irlande. Ils appartiennent à la première génération des Kelly venus aux États-Unis d'Amérique. Ma mère, endeuillée de son premier mari, fut accordée en second mariage à mon père. Une première union a vu naître des enfants que j'ai toujours considérés comme mes très proches parents.

À l'âge de trois ans, mon état de surdité a fait en sorte que j'ai dû prématurément fréquenter l'école pré-maternelle par souci d'un développement plus intégral. Ce Kinder-Garden faisait partie d'une école que j'ai très longtemps fréquentée par la suite : ***St-Joseph school for the deaf.***



De fait, je serai appelée à y passer toute ma vie estudiantine jusqu'à l'âge de vingt ans. Mais ô catastrophe, je me suis trouvée dans l'obligation de m'éloigner si jeune de ma famille; ma condition

exigeait que je devienne pensionnaire. Ainsi, je me suis vue internée quasi tous les jours de ma tendre enfance, exception faite des grandes fêtes de Noël et de Pâques où je fus autorisée à passer les vacances avec ma famille qui me manquait beaucoup. Les départs m'ont fait pleurer toutes les larmes de mon corps durant longtemps. J'avais pour consolation les vacances d'été que j'anticipais, un bonheur sans nom, le plaisir de goûter enfin les joies de l'intimité avec maman et mes frères et soeurs pendant la trop courte saison estivale.



J'ai beaucoup profité de la patience et de la douceur de ma chère mère Catherine. Elle a tellement voulu communiquer avec moi que dès qu'elle a appris l'état de ma surdité, à l'âge de trois ans, elle s'est mise à l'étude de l'épellation manuelle appelée ***dactylologie***. Cela m'a été tellement profitable! Je me rappelle que plus vieille, elle m'assoyait sur ses genoux et m'épelait manuellement la quasi totalité du contenu journalistique. Grâce à ce moyen de communication, je suis devenue lettrée assez hâtivement et j'ai pu profiter d'un lien plus étroit avec maman. C'est cette initiative qui m'a certes ouvert au monde extérieur et m'a fait sortir des quatre murs de la maison et de l'école. Cette semence fut à l'origine de mon bien le plus précieux après ma foi et ma famille : la culture!

Mes parents vivaient une foi profonde qu'ils ont su léguer à leurs enfants. Ils furent de bons témoins par la droiture de leur comportement et l'exemple qui en a découlé. Ces valeurs m'ont personnellement beaucoup influencée et du même coup, j'observe qu'il en fut de même pour tous les descendants de cette lignée des Kelly.

À franchement parler, j'ai perdu le souvenir de mes apprentissages entre trois ans et cinq ans. Je me rappelle surtout mon ennui d'être internée. Toutefois, il me revient en mémoire un boulier, instrument qui servait à apprendre à compter. Cet instrument dont je faisais un fréquent usage m'a beaucoup amusée. Pour le reste, tout demeure flou. Je sais aussi qu'un espace de jeux, semblable à ceux que l'on trouve dans les parcs publics aujourd'hui, avait été aménagé à l'école. Je m'en rappelai plus tard. Certainement que je m'y suis balancée, que j'y ai bercé ma solitude, que je me suis pendue aux échelles de fer et que j'ai joué comme tous les enfants normaux dans le bac à sable. Comment se fait-il que cela n'ait pas pris plus de volume dans mon champ de conscience?

Peut-être puis-je m'expliquer cet état de fait : jusqu'à l'âge d'être vraiment scolarisée, j'ai vécu comme engourdie, paralysée sans véritablement prendre conscience de mes capacités. Ce n'est que plus tard, aux alentours de l'âge de six ans, que je me suis sentie concernée par le monde extérieur et

que j'ai procédé à une réelle prise de possession de toutes les instances de ma personne. Je suis sortie d'une sorte de cocon un peu comme un papillon assiste à sa deuxième naissance, et j'ai acquis de l'assurance. Je crois même que cela a coïncidé, avec le droit de me rapprocher de ma famille pendant les week-ends. Je me rends maintenant compte que c'est l'amour de ma famille et particulièrement celle de mes parents qui m'a sauvé de l'isolement et m'a aidé à grandir à m'épanouir et surtout à *'maturer'*.

Je retiens que le bénéfice le plus important de cette époque demeure mes acquis scolaires par le truchement de la langue propre à communiquer entre les sourds américains : l'***Américan Sign Language*** (A.S.L.). Je demeure infiniment reconnaissante envers mes parents et éducatrices d'avoir fait pour moi ce choix qui s'est avéré si bénéfique au développement de ma personnalité. Une option judicieuse qui m'a introduite à un plus large éventail culturel dès cette scolarisation en bas-âge. J'ai pu bénéficier d'un réseau de communication sans lequel il se serait avéré improbable d'acquérir la soif de savoir qui me suivra ensuite toute ma vie durant.

Mon enfance : 6 à 11 ans

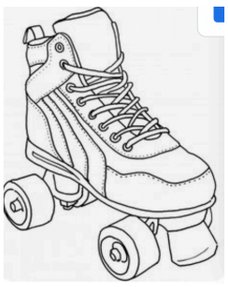
Mon père est décédé alors que je n'avais que huit ans. Sa dépouille a été déposée dans notre maison. Cependant, je ne comprenais pas ce que signifiait

'mourir'. Je voyais que toute ma famille entourait le corps de papa étendu sur le dos. Tous versaient des larmes, mais je n'y comprenais rien. Je m'interrogeais avec étonnement : *« Pourquoi papa reste-t-il couché là sans bouger? … Ça fait assez longtemps qu'il dort …Qu'il se lève enfin! »*

Voyant le trouble dans lequel cette circonstance m'avait plongée, maman m'a prise à part et a tenté de m'expliquer. Elle me dit tendrement que j'achevais de voir mon père et que son âme s'élevait là-haut. Ainsi, cet être aimé qui était allongé devant moi ne se réveillerait plus jamais. Mais cet événement demeura pourtant une source de questionnement qui continuait de dépasser mon entendement: *« Pourquoi papa ne rentre pas à la maison? Pourquoi nous laisse-t-il seuls avec maman? »*

Ma meilleure amie s'appelait Florence. Elle était voisine et avait la chance d'entendre, contrairement à moi. Mais, malgré nos moyens de communication rudimentaires, nous sommes devenues de très bonnes amies et même d'excellentes amies. Parfois, je traversais manger chez-elle et à d'autres moments c'était son tour de venir partager notre repas familial. Florence réussissait à se faire bien comprendre malgré sa méconnaissance de la A.S.L. ; nous échangions par gestes naturels sans nous préoccuper du reste. Nos

familles respectives voyaient d'un bon œil cette amitié.



À cet âge, au début de l'enfance, j'étais sportive et Florence aussi. Nous déambulions sur le trottoir en patins à roulettes.

On jouait aussi au ballon, sur le trottoir tout comme dans la cour de l'école, avec mes copines de classe. Je fus si contente le jour où ma famille m'a offert en cadeau un ballon tout neuf! À d'autres occasions, Florence et moi tracions des lignes sur le trottoir pour jouer à la marelle toutes les deux. Quel plaisir pour moi, citadine d'une grande ville comme New-York, d'avoir une amie pour partager mes jeux en ces périodes de retour dans notre chère maison.

J'aimais beaucoup la patience de mon amie. Elle avait bon caractère et se montrait toute douce avec moi. Elle prenait toujours le temps de m'expliquer, parfois des banalités, le tout et rien. J'appréciais aussi quand elle me fournissait des informations plus lucratives. Bref, qui peut trouver mieux comme amie? Le jour fatal où Florence s'est tenue avec d'autres copines, je suis entrée dans une sorte de désespérance ou plutôt j'ai versé dans un sentiment de jalousie bien nourri! *« Florence, Florence, que de beaux moments ont bercé notre jeunesse! »*

Ce n'est qu'à l'âge de onze ans, si je me rappelle bien, qu'on m'a permis de revenir à la maison à chaque weekend de l'année scolaire. Le supplice de l'enfermement a probablement contribué à me donner, en contrepartie, une bonne capacité d'adaptation qui m'a bien servie, plus tard, lorsque j'ai été appelée à déménager mes pénates au Canada. Un changement radical dont je reparlerai plus loin et qui m'appellera à quitter ma chère et précieuse famille.

Saint-Joseph School for the Deaf fut une maison d'enseignement spécialisée qui m'a donné une solide formation; les professeurs y étaient très professionnels. Tous mes professeurs étaient entendants, mais habiles à manipuler ***l'American Sing Language***. Une seule ombre a terni ce tableau, la directrice Berthe O'Brien. Elle trainait la réputation de femme à l'allure et au comportement sévères. Lorsqu'elle surgissait à quelqu'endroit de l'école, les élèves se tenaient instantanément au garde-à-vous. En langage populaire, *' le corps raide et les oreilles molles '* jusqu'à ce que celle-là quitte les lieux où nous étions rassemblées.

Le nom officiel de notre école mettait ma famille à la gêne. Un héritage des temps anciens. On lisait sur le fronton de l'édifice cette inscription : SCHOOL FOR DEAF AND DUMB. Un jour, un membre de ma famille, un policier, a résolu de mettre fin à cet enseigne qui déformait la vocation de notre

institution d'enseignement. Il alla se plaindre à la direction de notre école. Heureusement, la personne en autorité administrative de l'école a bien sentie la pertinence d'une telle remarque. Cette pression a fait en sorte qu'on a balayé le terme '**DUMB**' au grand soulagement de plusieurs familles. Évidemment que notre condition de personnes sourdes ne signifiait aucunement que nous étions affectées de troubles mentaux.

Un mauvais souvenir monte en surface en parlant de ma surdité. Je comprenais très bien le sens des mots et des phases parcourues à la lecture. Mais honnêtement, j'ai toujours éprouvé de la difficulté à m'exprimer en anglais oral. Malgré mes efforts répétés lors des cours de démutisation, je ne réussissais pas à prononcer les sons comme ils se doivent être entendus. Je m'y sentais soumise à la torture. Les sons '**K**' et '**Q**' me glaçaient. Un jour que je me suis rendue en audio-phonétique, on a enfin bien vu les réelles limites que j'éprouvais. Cette chance allégea mon supplice. Ma famille a eu plus de mal à accepter ce verdict. À la maison, on fit encore longtemps pression pour que je m'exprime oralement. *« Teresa, tu peux y arriver, fais un effort, tu peux prononcer des 'K' et des 'Q' si tu le souhaites vraiment! »*. Ces remarques m'exaspéraient car je savais bien que jamais je n'y arriverais. Après tout, *'Nul n'est tenu à l'impossible'* dit l'adage; cela valait autant pour moi que pour les autres!

Tous les jours de classe commençaient par un enseignement catéchistique. Par la suite, on enchaînait avec les autres matières telles : géographie, histoire, mathématiques et anglais. Je me suis toujours tenue au-dessus de la moyenne de ma classe. Par tempérament, je faisais ce qu'il fallait pour bien réussir. Je dois toutefois avouer humblement que je n'ai jamais eu de notes aussi faibles que dans l'apprentissage de l'algèbre. M'est-il permis de dire que je détestais cette matière et que je n'arrivais pas à l'assimiler ?

Une de mes vieilles amies de l'époque du pensionnat réside encore à New-York, et nous avons le bonheur de correspondre à chaque Noël. Nelly Melange et moi, nous nous tenions toujours ensemble. Dotée d'une belle intelligence, Nelly me prêtait souvent secours dans les matières scolaires lorsque je ne comprenais pas. Je lui dois d'aimer la lecture aujourd'hui! C'est sur elle que j'ai pris l'exemple. Grâce à ce modèle vivant, j'ai pu avoir facilement accès à une connaissance plus élargie du monde et de ce qu'il contient de si merveilleux. La lecture personnelle constitue aujourd'hui un de mes passe-temps favoris et je m'y adonne tant que je peux; c'est en quelque sorte ma fenêtre sur le monde. *« Merci Nelly pour ce précieux cadeau qui enjolive la vie! »*

Au cours d'un voyage à New-York, j'ai tenté de la retracer avec l'aide de mon neveu, sachant que Nelly y vivait à demeure. Fort heureusement, j'ai fini un jour par la retrouver. Ça faisait tant d'années que nous ne nous étions revues toutes les deux! Quelle joie m'a procurée ces retrouvailles!

Revenant à mes apprentissages, je constate que les activités parascolaires m'ont été fort utiles dans ma vie ultérieure : dactylographie, couture, cuisine et autres. J'aimais particulièrement m'adonner à la dactylographie.



Un beau jour, à Noël, quelle surprise, une belle machine à écrire toute neuve m'attendait au pied du sapin. Encore là, j'ai pu constater avec quelle attention ma famille avait devancé mon désir d'en posséder une à moi toute seule. Vraiment, je puis affirmer aujourd'hui que ces belles personnes ont toujours été très attentives à mes progrès et mes apprentissages. Je me suis sentie gâtée encore une fois par les miens. Comme la vie m'a choyée! Je vivais, avec eux tous, le bonheur.

Grâce à Dieu, j'ai traversé une belle enfance, comme je l'ai répété souvent. Je dois cette chance au fait d'avoir évolué et grandi au coeur d'une famille aux liens 'tissés serrés'. Maintenant encore, je constate qu'on m'aime inconditionnellement comme je suis. J'estime que j'ai toujours eu ma place à part entière là où j'ai mis les pieds.

« Merci Seigneur de ne pas m'avoir abandonnée au tréfonds d'une surdité qui risquait de me couper de tant de ressources humaines et spirituelles. »

Mon adolescence : 11 à 19 ans.

Au début de l'adolescence, vers onze ou douze ans, je fréquentais toujours l'école administrée par des religieuses. On y utilisait le langage signé, car ces religieuses étaient originaires de France et tout le monde sait aujourd'hui que c'est là le berceau de l'utilisation d'un premier langage visuel. Je demeurai donc jusqu'à l'âge de 16 ans dans cette école spécialisée qui m'offrait un réseau de communication accessible et efficace. Durant toutes ces années j'ai joui d'une très bonne formation. J'ai pu acquérir plein de connaissances à travers diverses matières mis à part ma bête noire l'algèbre.

C'est à 13 ans, qu'on m'a autorisée à voyager vraiment seule les fins de semaine. Je franchissais la distance qui séparait l'école de mon domicile. J'empruntais le train ou l'autobus. Je me souviens du bonheur ressenti à posséder quelques sous dans ma poche. Je réservais une part pour les frais de transport et je gardais quarante-cinq sous par semaine pour acheter des friandises. Je me sentais si bien dans ma peau d'adolescente; je me sentais plus grande et surtout plus indépendante. Parfois, à mon retour vers la maison, je m'attardais avec un groupe d'amies. Cela inquiétait ma mère. Elle

mourait d'impatience de me voir enfin revenir à la maison. Nous ne faisions pourtant rien de malin sinon, comme tous les jeunes, nous attarder à regarder passer les beaux garçons de notre âge; quoi de plus normal ?

J'apportais beaucoup de travaux scolaires à la maison. Quand j'éprouvais des difficultés à exécuter mes devoirs à domicile, je pouvais compter sur deux aides possibles, ma mère Catherine et également ma sœur Mary. Pauvre maman, malgré ses nombreuses tâches quotidiennes, elle était toujours disposée à m'offrir son support pour mes travaux scolaires. Cependant, il lui arrivait de ne pas être en mesure de saisir comment résoudre un problème, particulièrement en géométrie… Que voulez-vous, le monde avait évolué depuis sa fréquentation des milieux scolaires. Certaines disciplines n'étaient pas au programme à l'époque où elle-même a fréquenté l'école. Le monde évoluait et c'était bien normal que la science progresse tout autant. J'admire pourtant son investissement à mon endroit. Elle était dotée d'une grande persévérance. Maman désirait le meilleur pour moi. Catherine veillait de près à mon instruction et mon éducation. Son pas s'est accordé au mien jusqu'à mes dix-sept ans.

Outre ces occupations, mes divertissements changeraient en vieillissant et mes centres

d'intérêt aussi. J'étais fidèle à pratiquer des sports : le badminton, le ballon-panier et autres qu'on dit si formateurs pour la jeunesse. Ces activités figuraient au programme d'éducation physique de l'école. Vraiment, j'ai toujours beaucoup aimé pratiquer les sports et les jeux.

À seize ans, je commençais à être plus dégagée, j'entends par là plus 'dégourdie'. C'est l'âge où j'ai fait mon entrée au **High-School**. Les groupes mixtes comprenaient des garçons et des filles; quel bonheur pour moi! Cette fois, j'ai connu des éducateurs masculins. Ce sont en effet, les clercs de Saint-Viateur qui ont contribué à poursuivre ma formation. Je les ai beaucoup appréciés. Je les ai toujours considérés comme d'excellents pédagogues.

Maman, poule-couveuse, est devenue progressivement plus inquiète de mes aventures, ce qu'elle appelait mes *'Puppy-Love'*. Est-ce que cette période de romance en mon cœur de jeune fille lui faisait prendre conscience qu'elle devrait se séparer de moi et consentir à me laisser voler de mes propres ailes un jour ou l'autre ?

L'avenir me démontra que nous éprouverions toutes les deux de la misère à vivre loin l'une de l'autre. Plutôt insouciante, comme les jeunes de mon âge, j'ai goûté au plaisir de ces petits *'flirts'* de ma jeunesse. Les sports m'offrirent des occasions de rencontres masculines heureuses puisque je

participais à des tournois de badminton. De plus, je m'adonnais à des parties de baseball. Le patin à glace m'a également ouvert à des opportunités de rencontrer des garçons de mon âge. N'est-ce pas un beau moment d'émotion que ce rappel du temps où nous échangions des billets de rendez-vous avec les garçons de la classe? *« Voudrais-tu me rencontrer au métro après les cours pour jaser un peu avec moi? »* Comme c'était charmant!



Métro de New York en 1940

Puis, peu à peu mes amis ont commencé à quitter l'école dans le but de se diriger vers le monde du travail. Plusieurs se rapprochaient de leurs domiciles. Je les ai perdus pour la plupart. Cela a créé en moi un espace de solitude. Les ruptures ont été démotivantes pour moi et j'ai soudainement perdu intérêt à m'instruire. Je voulais quitter les maisons d'enseignement pour rejoindre ces copines et copains sur le marché du travail. Pour maman, il n'en était pas question !

Heureusement que ma maman s'est opposée farouchement à ce projet de désistement. Elle me

répétait : *« Il n'en est pas question, 'point à la ligne', inutile d'en discuter! »,* Tout au contraire d'écouter mes jérémiades et mes doléances, elle me sommait d'aller plus loin. Il me fallait bien finir ce que j'avais élaboré si laborieusement. *« Ma fille persévère au moins jusqu'à ta graduation »* Aujourd'hui, je mesure bien la grande sagesse qui la motivait à tenir ferme.

« Maman qui n'est plus, je te remercie sincèrement pour ta perspicacité. Grâce à la solidité de tes convictions, je suis devenue enseignante de carrière. »

« Merci aussi à toi ma très adorable et indispensable sœur Mary pour le soutien inlassable de chaque instant ». Grâce à vous deux, l'avenir s'est ouvert devant moi avec passablement d'aisance. » J'observe que ce n'est pas le lot de plusieurs personnes atteintes de surdité d'avoir eu un tel support. Je me sens privilégiée quand je vois comment ces deux femmes ont pioché pour m'assurer un avenir prometteur.

Ma soeur Mary venait parfois à ma rencontre au sortir de l'école et m'accompagnait jusqu'à notre domicile. Elle faisait en sorte que je sois toujours coquette et bien mise. Elle cousait pour moi. Avec elle j'ai pu faire des sorties et explorer le monde extérieur.
« Maintenant que tu es au ciel ma grande sœur, je veux t'exprimer ma plus vive reconnaissance pour

ton grand dévouement à mon endroit. Tu es pour moi la plus chouette frangine. Grâce au ciel, tu as été un cadeau pour la réussite de ma vie ! »

Un jour, vers l'âge de dix-neuf ans, j'ai éprouvé un coup de foudre pour un garçon nommé Ben, un gars du même âge que moi. Ben fréquentait la même salle de cours que moi. Je le voyais souvent. Un jour, j'ai pris sur moi de l'inviter à la maison pour une première fois. Je voulais évidemment faire les choses en grand pour l'impressionner un peu. J'ai donc préparé une collation. Je souhaitais que tout soit parfait; c'est dans ma nature ! Lors des préparatifs, j'ai demandé à maman : *« Y-a-t-il du dessert à offrir à mon ami de cœur? »* Maman s'est contenté de dire : *« Tu trouveras des biscuits dans la réserve alimentaire, ça suffira bien pour ton premier rendez-vous galant! »*.

Je ne répliquai rien à cela. Je ne pouvais rien ajouter puisque, en toute franchise, je n'ai jamais eu d'habilité en art culinaire. Cette limitation m'a suivi tous les jours de ma vie, dois-je l'avouer humblement ! *« Bof, après tout, mon jeune ami saura bien se satisfaire, tout comme moi, de ce frugal mais nourrissant dessert sucré. »*

Finalement, Ben, tout timide, s'est amené chez moi. Il était figé, raide comme une barre de fer; la gêne le paralysait. J'ai tenté de parler... parler... parler... mais rien d'intelligent ne sortait de son côté. Pauvre Ben! Je le vois encore tout penaud. Ce

souvenir me fait encore bien rire aujourd'hui! Je le revois debout, élancé et délicat. Cela contrastait avec son allure si soignée; il avait réellement belle apparence. Était-ce cela qui m'avait séduite chez lui? J'ai trouvé ensuite que mon ami était trop efféminé à mon goût. Sa manière de se déplacer m'exacerbait. Il arriva donc ce qui devait arriver; nous avons 'cassé' et, d'un commun accord, nous avons mis fin à nos courtes fréquentations. Je ne me sentais pas amoureuse de lui; je crois que la réciproque était aussi vraie. Tout compte fait, je conservais tout de même un regret bien secret : Ben, ce beau blond, ne m'a jamais embrassée. J'avais raté de vivre cette nouvelle expérience. Trop réservé, il se contentait de me tenir la main. Je le sentais distant. Ainsi va la vie!

« Peut-être l'occasion se représentera-t-elle? »

Un jour, quelle ne fut pas ma surprise de recevoir une lettre de ce premier courtisan. Ben me racontait que des filles de la classe (probablement jalouses de notre lien) lui avait rapporté que je sortais simultanément avec un autre garçon. C'était naturellement faux. Je fus déçue de cette première aventure qui n'avait pas été bien loin. Je me confiai à maman qui me dit: *« Teresa, je pense que ce garçon n'est pas de ton type ».* Les choses devaient tourner autrement, plus tard. Je plaisais à un autre garçon !

L'autre prétendant se nommait Richard. J'avais un fort 'béguin' pour ce très beau jeune homme toujours bien mis. La tenue vestimentaire a toujours eu de l'importance pour moi, visuelle par la force des choses. Il me semble toujours que l'élégance annonce la qualité d'un individu et révèle sa personnalité. Mais, en dépit de ce que je viens de déclarer, c'est tout d'abord la grande intelligence de mon prétendant qui m'a le plus attirée. Notre union a servi de passerelle à nos familles qui sont demeurées de bons amis.

Richard et moi nous sommes connus au cours de nos études. Lui ambitionnait de devenir denturologiste. Cette orientation l'a forcé de quitter ***St Joseph School*** pour suivre ailleurs sa spécialisation. J'étais pourtant si heureuse de le fréquenter. Au comble de mon malheur, une nouvelle est venue me bouleverser. Je revois maman m'approcher avec réserve. Elle hésitait en me regardant dans les yeux. J'avais l'intuition que quelque chose de grave s'était produit, mais quoi? Son teint blême en disait long... « Richard? » Mon amoureux est décédé à la suite d'un accident. Quelle catastrophe, je n'y croyais pas ... *« Nous étions tous deux sur le point de nous fiancer ! »*

La nouvelle du décès de Richard m'a touchée profondément. C'est encore à ma maman qu'est revenu la pénible tâche de me décrire les circonstances de son décès. *« Sa voiture a été*

percutée par un autre véhicule alors qu'il était au volant. » Mon amoureux était donc mort sur le coup de l'impact. Peu sure de ma réaction maman partageait ma peine et la tristesse de cette situation. J'étais endeuillée comme une jeune veuve. Cela me ramena aux circonstances entourant la mort de papa alors que j'étais en bas-âge. Ébranlée dans tout mon corps, je me sentais 'molle comme une guenille'. Pour la seconde fois, la vie me plaçait devant l'irrémédiable.

Encore aujourd'hui, je m'interroge sur notre sort : « *Que serait devenue notre vie si Richard avait survécu à cet accident?* » Seul Dieu le sait ! « *Adieu Richard et merci pour toutes tes attentions à mon égard. Que le Seigneur prenne soin de toi et qu'il te garde dans sa paix éternellement, car tu fus pour moi une réelle source de joie.* »

Ma vie de jeune adulte : 20 à 39 ans.

À vingt ans, je reçois enfin mon diplôme de **High School**. Je me sens récompensée pour tant d'années d'efforts et pour ma réussite scolaire. Une seule amie me reste, les autres ont déserté, c'est ma fidèle amie Nelly. En cette fin juin 1946, c'est la directrice, Mme O'Brien en personne qui m'a remis le précieux document en présence du ministre de l'Éducation de l'État de New-York. Quel bonheur que ce moment mémorable et quel honneur pour moi et ma famille! Nelly et moi ressentions une grande

fierté à cause de notre ténacité. Nos familles et nos éducatrices n'ont pas manqué de participer à ce moment de gloire. Une page se tournait, nous avions réussi avec brio à sauter la haute palissade des examens ministériels.

À la fin de mes études, Mme O'Brien (vous ai-je dit qu'elle était religieuse ?) m'a proposé un 'job' à partir de ses contacts professionnels. Par son entremise, j'ai obtenu temporairement un poste d'agent de bureau dans une entreprise commerciale. Ce qui fait que pendant une année entière, j'ai rempli de mon mieux cette responsabilité.

Comme travailleuse commerciale, je recevais la coquette somme de 30$ par semaine, ce qui était fort enviable à cette époque. Mon entourage trouvait que j'étais très bien payée. Je remettais la totalité de cette somme à ma mère qui m'en refilait toujours la moitié pour mes besoins personnels. C'était une façon de payer pension car j'avais le grand avantage de vivre encore avec elle. Cela réduisait passablement les coûts de mon entretien personnel.

Par la suite, je me suis inscrite au célèbre ***Gallaudet College*** à Washington District pour y poursuivre mes études. Et c'est au cours de cette période que mes frères et sœurs ont quitté le foyer maternel pour s'en aller faire leur vie avec un conjoint ou une

conjointe. Je me suis ainsi retrouvée seule avec maman en l'année 1946-1947.

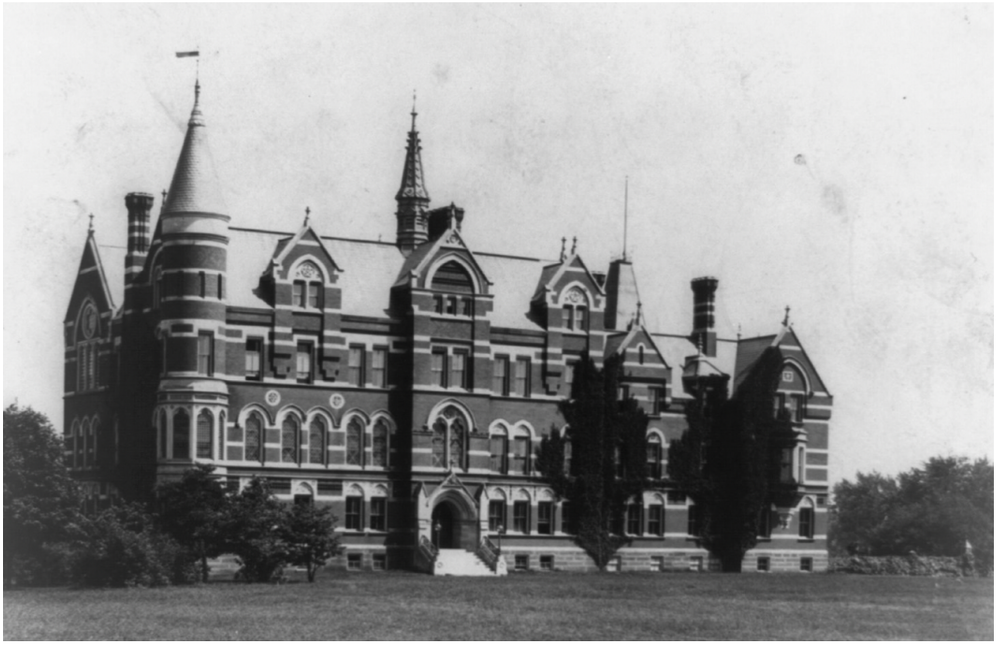
Je participais tant mieux que mal aux corvées de la maison, notamment au magasinage que j'affectionnais particulièrement, en compagnie de maman. Parfois aussi, je me rendais chez mon amie Jenny Cartier qui habitait une résidence non loin de chez moi. Je m'entendais bien avec cette amie sourde. Nous fréquentions un groupe de jeunes sourds avoisinant notre âge. À l'occasion, nous nous visitions les uns les autres pour faire un brin de jasette en langage manuel.

Notre grand centre d'intérêt demeurait le cinéma. À l'époque, on ne présentait pas de films avec sous-titrage hormis les films produits à l'étranger. C'est donc un ami clerc de Saint-Viateur, le Père Durkee, qui nous accompagnait et servant d'interprète. Ce dernier avait demandé au gérant du cinéma l'autorisation de nous réserver des sièges tout en arrière de la salle. Ce lieu s'est avéré trop sombre; nous ne pouvions distinguer ses mains qui nous traduisaient simultanément les films en langage gestuel. Le gérant fort aimable remédia à cette lacune en permettant d'ajouter un dispositif. Une lumière tamisée fut installée pour pallier la situation à notre plus grand bonheur et au respect des autres cinéphiles.

Maman louait un chalet les fins de semaine. Je l'accompagnais à East River. Un petit traversier

nous donnait accès au lieu. Je me souviens du charme de ce pittoresque coin de Keansburg. Maman prenait plaisir à recevoir les membres de la famille qui venaient y séjourner pendant la période estivale. Bonheur qui dura trois bonnes années. J'ai toujours aimé vivre en pleine nature. J'y voyais les merveilles de la Création. Autant de moments pour savourer la bonté du Seigneur à notre égard.

Septembre 1947 marque mon entrée comme nouvelle étudiante à ***Gallaudet College***.



Il m'a fallu laisser là mon travail de commis pour m'adonner à ces études loin de mon domicile. J'ai été appelée une nouvelle fois à quitter maman pour me retrouver dans une institution d'enseignement. *« Telles étaient les exigences du 'haut savoir'»* pensai-je. Cela me ramenait amèrement à ma tendre enfance où je fus confrontée à la même obligation. Je venais de m'engager dans une aventure qui m'éloignait aussi de mon amie fidèle Nelly. Elle se fit un nouveau 'chum' alors que je

semblais m'être fiancée à la solitude. Tel était mon Karma !

Un long parcours vers la vie religieuse.

Je n'ai pas fait long feu dans cette institution d'enseignement. En 1948, j'ai rencontré le Père Richard, un rédemptoriste, qui m'a proposé un projet. *« N'as-tu jamais songé à devenir 'nun' ? »* J'avais certes déjà croisé beaucoup de religieuses et j'admirais leur engagement social et leur dévotion. De là à me joindre à elles, cela n'était pas dans le paysage de mes pensées. Aucune de mes fréquentations n'avait envisagée cette perspective. *« Moi, religieuse? ».*

Une question me tarauda à la suite de cet appel du Père Richard: *« Ma condition de surdité ne mettait-elle pas un frein à cette possibilité vocationnelle? »* Vraiment, l'interpellation de ce prêtre me faisait bouger intérieurement. Je livrai cette inquiétude au Père recruteur qui me rassura promptement. Ma surdité n'était pas un empêchement à une vie vocationnelle. Il avait eu vent d'une communauté rassemblant des religieuses sourdes. Cela m'interpela davantage, et je promis d'y penser sérieusement. J'envisageais de lui donner une réponse définitive plus tard. Le religieux a respecté ce délai sachant que j'avais le devoir de me mettre sérieusement aux études en priorité.

Un orienteur de ***Gallaudet*** m'a un jour demandé ce que je comptais faire au sortir du collège. *« Quelle carrière envisagez-vous? Que désirez-vous faire plus tard? »*. Spontanément, j'ai répondu que j'aimerais devenir infirmière ou institutrice auprès d'une clientèle de jeunes enfants sourds. En réalité, je ne savais pas encore quelle carrière m'intéressait davantage. Mon désir était en fait de m'occuper des enfants d'une manière ou d'une autre.

Après mûre réflexion, mon dévolu se jeta sur l'enseignement. Je débutai ma formation dans un programme en pédagogie appliquée. Beaucoup d'opportunités s'ouvraient devant moi. Il existait, aux États-Unis, une multitude d'écoles spécialisées dans l'enseignement aux jeunes enfants sourds. Je ne savais pas encore très bien sur quoi s'arrêterait mon choix et ce que l'avenir me réservait.

« Oh que non! »

À l'approche des vacances d'été, au terme de ma première année à ***Gallaudet***, le directeur me fait demander à nouveau pour faire le point sur mon avenir. Je lui confie cet échange avec le Père Richard. Je songeais sérieusement à la vie vocationnelle. Je songeais à consacrer ma vie au sein d'une congrégation religieuse.

Le directeur a vite compris qu'il me faudrait quitter la maison d'enseignement qu'il dirigeait. Je

protégeai alors mes arrières en lui demandant *« Sera-t-il possible de revenir poursuivre ma formation si les choses tournent mal pour moi? »* À mon grand soulagement, le directeur m'assura que les portes du Collège demeureraient toujours ouvertes pour moi advenant cette éventualité… *« Ouf! »* j'ai quitté son bureau avec un certain pincement au cœur. Le directeur me souhaita bonne chance en me serrant la main. J'avais l'intuition que c'était la dernière fois que je le rencontrais!



Au retour à la maison, je me suis bien gardée de livrer mon projet à qui que ce soit de mon entourage immédiat. Maman ne saurait donc rien de mes intentions futures. J'étais étonnée que le Père Richard ne m'ait pas encore contactée. Quelle direction prendre au juste? *« La prière m'indiquera le chemin à suivre ».* Puis, j'ai résolu de correspondre avec le Père Richard et le Père Durkee, qui me connaissait encore mieux, par

courrier postal. Je ramassais des avis. Je me rendis rencontrer le Père Richard à son bureau, toujours en évitant d'éveiller les soupçons de maman. Cela la troublerait trop. J'attendais d'avoir des certitudes avant de l'informer officiellement. Le Père Richard n'habitait pas loin de chez moi. Je pris mon courage à deux mains et me rendis chez lui. Le Père Durkee serait des nôtres, j'étais contente !

Assise devant mes deux confidents, je leur fis part d'une récente information qui m'était parvenue. Il existait bel et bien une communauté de femmes à Cleveland en Ohio qui recevait des candidates sourdes. Peut-être pourrai-je avoir la chance d'y faire le postulat. On partagea mon enthousiasme et le Père Durkee poursuivit les démarches. De plus, il me conseilla d'explorer également d'autres avenues. Au bout d'un certain temps, les informations pertinentes en main, j'adressai une lettre à l'intention de la supérieure dudit couvent. Le coeur battant, je déposai l'enveloppe à la poste, habitée de beaucoup d'espoir.

On a répondu rapidement à cette lettre. Je me suis empressée de l'ouvrir, mon coeur s'emballant jusqu'à battre la chamade comme un frêle oiseau pris en cage. Quel ne fut pas mon choc en lisant qu'on refusait ma candidature. On prétextait que l'expérience de mixité entre sourdes et entendantes n'avait pas été concluante et qu'en conséquence cette situation venait de bloquer

l'issue à de nouvelles recrues sourdes. Je fus plongée dans une vive déception. Finalement, la lettre ajoutait que seules les candidates sourdes qui avaient déjà prononcé leurs vœux étaient autorisées à cheminer avec les sœurs dans cette famille religieuse.

Le contenu de la lettre ne s'arrêta pas là. On me proposait de joindre une communauté de moniales en argumentant que la loi du silence ferait en sorte que j'aurais plus de chances d'y être acceptée en vertu de mon handicap. Cette proposition ne m'attira pas du tout. Je n'envisageais nullement de passer le reste de mon existence entre les quatre murs d'un cloître. Surtout que je n'étais pas disposée à renier mon aspiration à devenir professeure auprès des enfants.

Il existait certainement une autre alternative, mais laquelle? Ce n'est qu'un peu plus tard que les recherches du Père Richard portèrent fruit. Il existait bel et bien une congrégation accueillant des femmes sourdes, mais un problème subsistait; la dite congrégation se trouvait en terre étrangère… Chez les voisins du Canada. « *Wow! Que faire?* »

Devant ma déception apparente, en habile conseiller, le Père Durkee intervint. Il me passa cette réflexion :

« Teresa, tu peux toujours te rendre à Montréal et vivre une expérience. Cette incursion te confirmera si tu es bien à ta place au sein de cette congrégation religieuse. Je suis certain que les soeurs de la Providence seront souples à ton endroit. En t'en remettant à cette même Providence qui les inspire, tu sauras enfin éliminer tes doutes et appréhensions. Toute la question réside dans ta réponse à une toute petite question : ***« Es-tu heureuse? »*** *Advenant que cette vie au couvent ne te convienne pas, rien ne t'oblige à t'y faire prisonnière... Reviens alors ! Tu pourras rentrer au pays rassurée et la tête bien haute... Qu'en penses-tu? »*

Ce judicieux conseil mit fin à mes tiraillements intérieurs et m'encouragea à rédiger sur le champ une seconde demande formelle, cette fois, en partance pour le Canada. La réponse me parvint finalement. On acceptait mes conditions et on m'attendait. Je ressentis alors comme un tremblement au fond de moi. *« Qu'est-ce qui s'éveillait ainsi? N'était-ce pas ce que mon coeur désirait si ardemment? D'où venait ce balancement? »* Je me sentais comme un marin pris de nausées en pleine mer agitée par la tempête : À bâbord j'étais heureuse, mais à tribord, je manquais soudainement de courage.

Après être restée bien collée à ce qui m'habitait, je compris que mes craintes étaient orientées vers

une seule et même direction : *« Comment maman va-t-elle prendre la nouvelle de mon intention de me faire 'nun'? Comment va-t-elle se rendre à l'idée de notre éloignement l'une de l'autre? »* Je venais de mesurer que le Seigneur ne m'appelait pas seule au discernement. Maman et ma famille étaient concernées par cette invitation au sacrifice.

« Seigneur, viens à mon aide! »

Spontanément, j'annonçai mon arrivée prochaine à l'Institut des sourdes-muettes de Montréal aux sœurs de la Providence. *« À la grâce de Dieu! »* Je venais de me lancer à l'eau avec courage et détermination. Il me restait un pas à franchir : en parler à maman. C'était bien la plus sensible épreuve à traverser ! Pour me donner de l'aplomb dans cette démarche, je n'avais qu'un seul recours : P R I E R.

« Dieu, viens à mon aide, Seigneur à notre secours! »

Maman a subi un réel choc lorsque je lui ai exposai mon projet : « Toi*, une religieuse? » « Oui, maman, j'y songe depuis déjà longtemps et je compte me rendre voir si l'appel du Seigneur m'est bien adressé. Maman chérie, tu comprendras très certainement que je ne puis esquiver plus longtemps cette probabilité d'une vocation. »*

Alors, maman m'a fait part de sa détresse. Une douleur à laquelle je compatissais et que je partageais également. *« Tout le monde quitte la*

maison, tes frères, tes sœurs, me voilà maintenant toute seule puisque tu pars si loin de moi! » J'ai compris qu'elle vivait ma déclaration comme injuste. Cette femme n'avait-elle remué ciel et terre pour moi, afin d'assurer mon bonheur au-delà de ma surdité?

Je relisais notre histoire, notre complicité. Je revoyais combien elle avait pris soin de moi en me donnant instruction, éducation et surtout son amour maternel. Je lui faisais faux bond par la force des choses. Puis ma réflexion s'étendit à ma précieuse soeur Mary, mon ange de toujours. Ma soeur aînée Mary n'a cessé d'investir temps et talents pour m'introduire à l'univers des entendants malgré le mur qui me séparait du monde.

Je posai un regard de reconnaissance et de tendresse vers maman qui n'arrivait plus à retenir ses larmes. Au fond de moi, connaissant l'immense amour de sa fibre maternelle, je savais prématurément qu'elle me rendrait la liberté, qu'elle me laisserait faire mes propres choix. Pauvre maman! Une phrase monta en moi : « *Tu quitteras ton père et ta mère et tu iras là où tu ne voulais pas aller… et c'est un autre qui te mettra ta ceinture.* » Je venais de saisir la profondeur existentielle de ce passage biblique. Il exprimait avec justesse ce que j'étais appelée à quitter pour suivre Jésus en disciple. J'obéissais au Maître comme Saint François bien avant moi:

« Seigneur, que veux-tu que je fasse? » Puis comme Jésus : « Que *tout se passe comme tu le veux Seigneur, ta volonté et non la mienne. »*

Accompagnée de mon frère Frank et de son amie de cœur Nancy, je suis arrivée à Montréal sur les ailes de la compagnie d'aviation *AIR CANADA*. J'avais vingt-deux ans à ce moment. Nous avons sauté dans un taxi de l'aéroport 'Trudeau' qui portait jadis le banal nom de 'Dorval'. Le chauffeur nous amena vers mon nouveau port d'ancrage, direction le couvent de la rue Saint-Denis.



Institut des Sourdes rue St-Denis à Montréal

L'édifice avait belle apparence avec sa pierre grise et ses nombreuses lucarnes. « Qu'est-ce que j'allais vivre entre ces murs étrangers? » La question restait entière pour le moment. En gravissant les marches menant à la porte principale, je me sentais comme une voiture descendant la côte au neutre. J'étais résignée à ouvrir cette lourde porte de mon destin. « Comment vais-je m'adapter à cette nouvelle vie, moi qui fus jadis si libre de toute

entrave? » Et puis, je me répétai en guise de consolation que je n'étais, en définitive, qu'observatrice pour l'instant et qu'il ne me fallait pas trop anticiper le futur. Oh Providence !

« Le Seigneur y pourvoirait très certainement. »

Nous fûmes accueillis à l'entrée par une sœur de la Providence qui s'exprimait en français. S'adressant à moi par des gestes naturels, elle me fit comprendre qu'elle souffrait aussi d'une légère perte d'ouïe. Elle nous fit attendre tous les trois dans une salle prévue pour les visiteurs. Finalement surgit, dans l'embrasure de la porte, une petite religieuse Notre-Dame-des-Douleurs. Toute excitée, elle avait une allure qui me fit presque tombée à la renverse. Son costume différait de la sœur précédente. Elle avait un voile qui reposait sur une sorte de 'maison d'oiseaux à trois pignons'. ***« Wash! »*** Je trouvais son costume très laid.

Poliment, je me ressaisis en tentant de dissimuler tant bien que mal mon affreux malaise. Entreprise difficile pour moi; mon entourage m'a toujours reflété que tout me paraît dans le visage, les sentiments de joie comme ceux de la déception. Plantée là devant elle, les traits allongés par le voyage, je m'imaginais accoutrée d'une telle cornette. Inimaginable ... ma sœur Mary m'avait initiée à la coquetterie vestimentaire. Décidément, il me faudrait tout laisser au vestiaire, même mes critères esthétiques!

Cette petite sœur sourde enjouée me plut tout de même. Je lisais en elle une sorte d'air frais, l'innocence assurée des enfants sans soucis. À peine le temps d'embrasser mon frère et sa compagne, la religieuse m'entrainait déjà dans les longs corridors qui sentaient la cire fraîche et le poli à meubles citronné. Je répétais mentalement et silencieusement les recommandations précipitées de mon frérot : *« Si tu ne te plais pas à cet endroit, n'hésite pas à nous le faire savoir, nous organiserons ton retour à la maison.»* Cette pensée gonfla mon coeur en ma poitrine. Je n'arrivais plus à déglutiner tellement ma gorge se serra. Je venais de réaliser l'ampleur de cette démarche vocationnelle. J'étais pieds et poings liés à un obscur destin.

Une fois mon installation terminée, on m'informa que je ne pouvais pas commencer mon postulat immédiatement. J'étais une parfaite inconnue; il fallait d'abord me mettre en situation de me faire valoir, tout au moins spirituellement. Dans cette perspective, on m'invita à joindre un groupe de sœurs âgées. Celles-là avaient probablement l'oeil exercé. À croire qu'elles possédaient mieux que d'autres la mesure pour vérifier mon comportement, mes aptitudes, mon caractère et surtout ma capacité d'adaptation à cette vie nouvelle. Mais, au cours de ma vie antérieure, j'en avais vu d'autres !



Ce compagnonnage ne me troubla pas du tout, tout au contraire même. J'ai vécu des heures heureuses avec 'mes petites vieilles '*en sucre d'orge*'. Huit mois s'enfuirent rapidement, Je me sentais sereine et confortable. Je me passais cette remarque : « *mon choix doit être le bon.* » Les vieilles soeurs et moi, nous nous entendions fort bien; nous éprouvions une amitié mutuelle. On m'avait confié les tâches ménagères. J'ai toujours aimé faire le ménage. Je 'bossais' sur six étages pour assurer la propreté des lieux. On semblait satisfaites de moi!

L'été 1949 arriva. J'avais réussi à me faire apprécier des religieuses. Avant le départ pour les vacances qui me ramenaient joyeusement chez les miens, on me fit savoir que j'étais acceptée. À mon retour de septembre, je commencerais mon postulat en compagnie des sœurs Notre-Dame-des-sept-douleurs.

Quelle joie que ces vacances qui me ramenaient au bercail auprès de

maman ! Pendant tout ce temps de réclusion, je n'ai pas manqué de correspondre avec elle. Ma mère était donc au fait du temps passé en communauté. Elle voyait que je m' adaptais bien, autant sur le plan social que culturel. Montréal devenait peu à peu ma ville d'adoption, et je m 'y sentais à l'aise.

La barrière des douanes franchie, un réchauffement monta dans tout mon corps. J'étais si heureuse de les voir tous là à m'attendre. Mon arrivée à l'aéroport LA GUARDIAN de New-York fut digne de la fête de Cana et le vin de la réciprocité coulait à flot pour tous ces membres de ma famille venus m'accueillir selon un vœu cher à maman.

Septembre ramena vite son automne, signe qu'il était l'heure de retourner au couvent. Il me fallait me résoudre à me séparer encore de ces gens que j'aimais tellement. Mais, consolation s'il en fut une, la formation du postulat m'attendait enfin.

Une chose bousculant l'autre, cette première année de postulat s'acheva rapidement. Mes occupations m'avaient préservée de la tentation de fixer le sablier du temps. Puis l'heure sonna d'enclencher le noviciat. Deux années filèrent sans que je n'y prenne garde.

Le monde des adultes.

Le jour tant convié se leva. J'allais devenir 'nun' et m'affubler de tout son attirail : tunique noire et

cornette m'ont habillée. *« Comment se fait-il que je vois maintenant d'un autre oeil cet accoutrement? ».*

Ma famille fut invitée à se joindre à moi pour assister au grand jour. Ils venaient m'épauler alors que je rédigeais une autre page de mon histoire. Une longue et belle cérémonie souligna la fin du noviciat et je savoure encore ce déplacement des miens vers Montréal : un réconfort incomparable. Il m'est difficile de trouver les mots pour décrire ce que j'ai vécu en les sentant prier pour moi!

Comme je l'ai souligné, j'étais restée sous le choc lorsque, jeune religieuse, j'ai vu le costume que vêtaient les soeurs sourdes. C'est ainsi que je m'explique mal comment j'ai pu résister au changement apporté par Vatican II. Quitter le vêtement classique ne me permettait plus de me distinguer du monde laïc auquel je m'étais arraché.

Pour leur part, nos voisins américains ne se sont pas rendus facilement à accepter ce bouleversement. Encore aujourd'hui, le vêtement des religieux affiche toute leur allégeance. Ils tiennent à dire ouvertement leur chrétienté et encore plus leur catholicité. *« Ma fibre américaine ne me commande-t-elle pas le même sentiment ? »*

Je devinais aussi que maman verrait d'un fort mauvais œil que rien ne me distingue du monde laïc. Sa réaction se comprenait. La question de la

visibilité devient un enjeu de taille lorsqu'on vit aux États-Unis. Le pays comporte de multiples confessionnalités. Cette rétrospection me questionne : *« Qu'est-ce qui peut bien avoir motivé les Canadiens-français à tourner leur 'capot de bord' ? Comment des gens déclarés jadis si catholiques peuvent-ils tenir à distance le Dieu auquel ils ont cru si intensément? Quelle tristesse vraiment ! »*

Vous dites 'Teacher' for the deaf?

Je n'avais accompli jusque-là qu'un volet de mes rêves. *« Le Seigneur a-t-il entendu mon second désir? »* Une proposition allait pourtant préciser le type de tutorat auquel les années à venir me destinaient: *« Seriez-vous en mesure de vous occuper d'enseigner les arts à deux de nos élèves du secteur anglophone? »* Je me mis rapidement en frais de répondre à cette demande de l'administration et je m'affairai aussitôt à préparer un plan de cours. Les frais de cette discipline scolaire devaient autrefois être assumés par les parents.Je touchais enfin le but : *'Teacher'* ! J'ai apprécié qu'on me destine à l'enseignement de cette discipline. Cette expérience fut très lucrative pour moi! Ensuite, j'ai partagé ce début de carrière avec une autre religieuse, soeur de la Providence. Nous étions confinées dans le même local de classe. Je prenais soin d'enseigner aux plus jeunes pendant que ma compagne s'occupait des

plus vieux. Je me sentais confirmée : *« Cette profession me va 'comme un gant ».*

En 1954, une équipe du ministère se rendit nous visiter. Ils constatèrent que la section anglophone de notre école vivait en marge de l'ensemble des occupants de l'Institut.



Classe d'élèves sourdes.

Par souci d'un meilleur développement des capacités de nos élèves, on décréta qu'il valait mieux déplacer l'aile anglophone vers le ***Mackay Center for the deaf***. Ce déplacement du groupe se produisit au cours de l'année suivante 1955. Décision qui me priva de mes chers élèves. Impossible de me déplacer, mon statut de religieuse me retenait sous le toit de notre couvent, quelle tristesse!

En 1957, l'administration décida d'inclure au programme déjà existant des cours d'art sans qu'il n'en coûte un sous aux parents. J'ai alors vu ma tâche s'élargir considérablement. Dès lors, je

devrais m'adresser à tous les petits francophones de l'Institut. Il m'a fallu progresser dans l'apprentissage des rudiments de cette seconde langue. Le miracle de l'amour a fait son oeuvre et m'a permis de m'attacher profondément à tous ces jeunes enfants qui m'étaient confiés. Motivation qui a activé grandement mes acquis linguistiques. Mon avenir venait d'être tracé pour longtemps!

J'ai donc voué le reste de ma carrière professionnelle à l'enseignement des arts. Puis en 1999, je pris sur moi de proposer à la direction de l'école d'ajouter à mon travail d'enseignante des cours de communication en ***'American Sing Language'*** (A.S.L.). Mon argumentation tenait sur du solide. Il était fondé sur la réalité qui voulait que le Québec francophone soit entouré de toutes parts par des populations anglophones. Ajouter une habileté à communiquer gestuellement avec les sourds anglophones ne pouvait contribuer qu'à avantager le 'curriculum vitae' de ces jeunes. Cette initiative permettrait sans doute de faciliter, pour nos élèves, la recherche d'un emploi.

Le transport scolaire déplaçait les jeunes filles qui habitaient des régions éloignées du pensionnat. Bien que quelques élèves, garçons et filles domiciliées plus près du collège bénéficiaient maintenant de l'opportunité de retourner à leur domicile pendant les week-ends. Pour celles qui pensionnaient au couvent les fins de semaine, on

m'attribua le rôle de service à la cafétéria. « *Une sœur ne doit pas rester oisive!* ». Les garçons pensionnaires, de leur côté plus chanceux, n'avaient pas à se déplacer. Ils continuaient leur traintrain coutumier dans le même Institut qui les scolarisait. J'occupais le reste de mon temps à suivre mes compagnes aux célébrations eucharistiques, à la retraite annuelle, aux conférences et aux moments de prière. Bien sûr, je me faisais aussi un devoir de rédiger des lettres et cartes de souhaits pour ma parenté!

La vie nous réserve parfois des surprises. Ben, mon premier *'coup de coeur'*, sonna un jour à la porte du couvent. J'examinais ce délicat garçon d'hier transformé : « *Comme il est bien bel homme.* » Aussitôt entré, il s'empressa de m'expliquer, comme pour s'excuser de cette intrusion dans ma vie, qu'il profitait de son passage à Montréal pour me visiter. Un congrès l'avait fait voyager jusqu'ici. Cette rencontre m'a touchée. Nous avons beaucoup échangé en langage signé, au parloir prévu à cet effet. Je m'étonnai : « *Ben ne m'avait pas oubliée* ». Je trouvais si agréable de m'abandonner à ma langue maternelle avec fluidité. Mon *'Puppy-Love'*, comme l'appelait maman, avait jugé bon de venir me saluer amicalement. Quelle belle intention tout de même! Cela m'a vraiment fait grand plaisir !

Dans la même période, je me suis liée à une artiste de la communauté; une sourde de grand talent. Elle

s'appelait Carmen. C'est avec elle que j'ai passé les moments les plus savoureux de ma vie couventine. Je me rendais à son atelier et nous bavardions (curieuse appellation pour une sourde). Je lui rendais des petits services et elle m'instruisait de son univers artistique. Carmen a été pour moi un modèle à imiter; un exemple qui a influencé ma vie entière. J'ai toujours eu beaucoup de considération pour cette belle personne. *« Adieu Carmen ! »* *« Carmen, mon amie, tu n'es plus de ce monde, mais sache que tes œuvres accrochées au mur de ma maison de Laval me rappellent ton doux passage en ma vie. »*

Sincèrement, je ne vois pas Carmen ailleurs qu'au ciel. Son témoignage me fait figure d'une sainte, tout comme soeur Marie-Paule, beaucoup plus tard . J'ai la certitude que ces deux femmes se sont rendues vivre en flèche auprès du Dieu qu'elles ont si bien servi et qu'elles ont tant aimé!

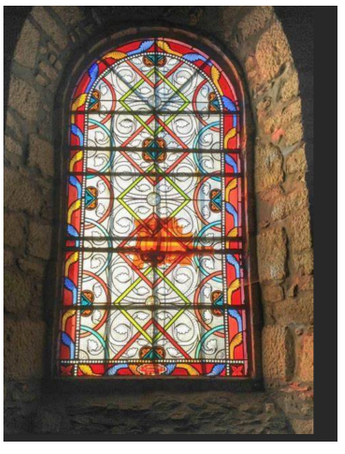


Camp Notre-Dame de Fatima

Il n'y avait pas de pause pour les ***'petites soeurs sourdes'*** (on nous appelait ainsi). Alors, l'été, avec d'autres, dont Marie-Paule qui deviendra une amie fidèle, je joignais un groupe de jeunes vacanciers du camp Notre-Dame-de-Fatima fondé en 1948 et situé à Vaudreuil. J'y accomplissais une tâche connexe à mon travail. Mon rôle consistait à initier les jeunes campeuses sourdes à l'artisanat. C'est dire que les moments vacants se faisaient rares pour nous toutes! Mais n'étais-je pas entrée en communauté pour offrir ma vie aux enfants? Dieu m'est témoin que j'y ai consacré mon talent et mes énergies au service de la croissance de ces jeunes à travers cette beauté que confère la pratique des arts.

En 1966, à l'âge de 40 ans, je coule donc ma vie de religieuse dans la communauté des sœurs Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Je suis toujours enseignante à l'Institut des Sourdes sise rue Saint-Denis, coin avenue des Pins. La saison estivale me semble de trop courte durée !

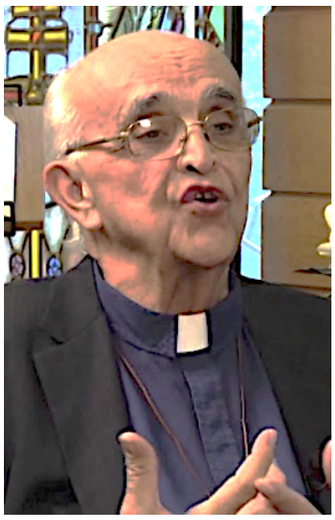
J'ai toujours affectionné, d'une manière toute spéciale, une personne sourde comme moi. Cet homme de nationalité américaine est devenu religieux dans la communauté des Trinitaires : Tom Coughlin. Ayant toujours résidé aux États-Unis, je correspondais fréquemment avec



lui. Sa mère avait jadis été une collègue de classe. Nos échanges postaux m'ont révélé un homme sortant de l'ordinaire. J'ai pu découvrir les immenses talents du fils de ma compagne. Tom, consacré au sacerdoce, est souvent venu me rencontrer. Il devint un ami très cher à mon coeur. Nos échanges m'ont ouvert à des perspectives inexplorées jusque-là. J'aimais l'assurance avec laquelle il ouvrait des portes aux personnes sourdes leur offrant de nouvelles opportunités. Tom se sentait concerné de près par les réalités de l'Église, Il aspirait regrouper de jeunes adultes sourds pour les conduire au sacerdoce à leur tour. Lorsque plus tard il fonda un camp de villégiature rassemblant des concitoyens sourds, j'ai eu la joie d'y séjourner et de passer de bons instants avec sa maman.

Lors d'un de ses passages à Montréal, Tom fit la connaissance d'un Trinitaire natif du Québec, Paul Bourcier. Témoin du mode de communication manuelle que Tom utilisait. (A.S.L), Paul éprouva un coup de foudre pour ce véhicule de communication visuel. Tom nous mit en contact, et le jeune Paul m'adressa une demande : *« Voudriez-vous m'enseigner les rudiments de cette langue visuelle ? »* C'est ainsi qu'il s'amena au couvent le dimanche pour des séances d'apprentissage en langue signée. Je me mis à offrir mon savoir à un adulte fort motivé.

Je l'avais référé à monsieur l'abbé Paul Lebeuf, un vicaire dont la famille comptait plusieurs membres sourds. L'abbé dispensait des ateliers en langage visuel depuis un certain temps. Paul se faisait un point d'honneur de ne pas rater cette chance d'apprendre.



Un jour, s'ajouta un confrère Trinitaire, Serge Blackburn. Avec lui s'ouvrait un autre chapitre dans ma vie. Depuis lors, il a été et est demeuré un précieux cadeau du Seigneur à mon endroit. Notre amitié durable se perpétue depuis ce jour. Je ne saurais me passer de ce lien. Ma vie arrive à son achèvement, et il demeure mon soutien toujours plus rassurant. Je glorifie encore la fidélité avec laquelle il ne m'a jamais laissé la main. Plus en aval, Serge m'a présenté son meilleur ami : Guy Auger. Celui-ci avait véritablement une personnalité aussi enviable que celle de Serge. À cette heure des présentations, j'étais loin de soupçonner que la vie nous rapprocherait autant. Durant nombre d'années



Guy Auger, Theresa Kelly , Serge Blackburn

successives, j'ai vécu en copropriété avec eux. Nous occupions chacun notre étage. Guy et Serge sont devenus mes frères de choix.

Depuis ma sortie de la vocation religieuse jusqu'à ce jour, ma santé a dramatiquement déclinée. Ma mobilité réduite m'a séparée de ces deux êtres sans qui ma vie n'aurait pas été l'enchantement que j'ai connu. Je suis fière aujourd'hui d'avoir l'occasion de le souligner au risque de heurter l'humilité de ces messieurs!

Pour en revenir à cette époque de ma quarantaine, l'abbé Lebeuf m'avait demandé de l'assister lors des cours qu'il dispensait les mercredis soirs. J'ai donc bien connu les deux jeunes religieux Paul et Serge si enthousiastes et appliqués à suivre la formation. Un jour, nos deux lascars me demandent l'autorisation de venir me voir le dimanche question de perfectionner leur savoir. Des religieuses âgées sourdes résidaient dans la section : ***« Asile pour personnes aînées »***. Elles se joignirent à moi. Nous formions ainsi un réseau très favorable au progrès des deux jeunes apprentis. Ces séances durèrent deux années.

Au mois de mars 1974 décède ma pauvre mère alors que de gros changements sont intervenus dans ma vie. J'ai été transférée, avec mes compagnes enseignantes, à l'édifice de l'Institution des Sourds de Montréal sis rue Saint-Laurent entre les rues Faillon et de Castelnau.

Comme on le sait, cette vaste maison d'enseignement doit sa fondation aux clercs de Saint-Viateur. *« Le monde est bien petit, c'est avec les religieux de cette congrégation que j'ai eu le bonheur de cheminer lors de mes études antérieures.* Intérieurement, je m'étonnais : *« Qui aurait pensé qu'un jour je collaborerais à la mission de ces éducateurs tant respectés et aimés en mon jeune âge ? »*

À cette date, les écoles ne séparaient plus les garçons des filles. La mixité est venue changer le visage de la population étudiante de cette maison d'enseignement réservée, par tradition, aux garçons. *« C'est tant mieux! N'ai-je pas profité moi-même de ce jumelage? ».*

Une phase d'adaptation s'imposa, mais elle fut de courte durée. Les garçons et les filles s'entendaient fort bien. Cette nouveauté fut historique pour les jeunes sourds du cours primaire, qui plus est pour les professeurs. Ces derniers ont dû adapter leur approche pédagogique et ajuster leurs programmes d'enseignement. Au plan de la communication signée, il a fallu mettre les bouchées doubles. Le langage des sourds demande proximité, et le vécu en parallèle des filles et des garçons a créé des disparités dans les concepts visuels. Il aura fallu beaucoup de persévérance de la part des enseignants pour

passer au travers de ce défi. Mais aujourd'hui, c'est chose réglée.



Institution des Sourds de Montréal

Je veux souligner que les instances politiques ont été longues à réaliser la nécessité de reconnaître l'utilisation de la langue des sourds du Québec dans l'éducation. La société québécoise ne réalisait pas l'importance de légiférer pour protéger les droits de la communauté sourde.[2]

J'aimerais clore ce chapitre de ma vie en racontant une petite anecdote qui fera très certainement rire. C'est ce qui se passe lorsque je la raconte à mon entourage. Alors que je venais tout juste de faire mon entrée chez les soeurs de la Providence, j'arrivais d'un milieu modeste, mais tout de même à l'aise. Or, j'avais pris de petites habitudes en procédant au rituel de ma toilette quotidienne. Sortant un jour de la baignoire, j'aperçois un flacon de poudre sur une étagère. J'allonge le bras et

[2] **Note du rédacteur :** Reconnaissons que de grands pas ont été franchis depuis. À titre d'exemple, lors de la pandémie de 2020, les dirigeants ont enfin compris qu'il importait de permettre la diffusion des informations sur le coronavirus en ***Langue des Sourds du Québec*** (LSQ). Ne leur incombait-il pas de protéger également ces gens privés de la faculté d'entendre ?

secoue énergiquement le flacon pour bien couvrir tout mon corps de son contenu. *« Quelle aubaine! »*, me dis-je, *« j'ignorais que les religieuses entretenaient la coquetterie de se poudrer le corps après le bain. »*

Ma toilette terminée, je me glissai sous les couvertures après avoir prié afin de remercier le Seigneur pour l'accueil reçu en ce couvent que j'habitais pour la première fois.

Je n'arrivais pas à fermer l'oeil, impossible de dormir :*« Qu'est-ce qui me pique sur tout le corps...Y aurait-il des punaises dans ce lit? »* Je me lève après avoir essayé de me raisonner et me rends à la salle de bain afin de voir de quoi il en retourne. Horreur! Je suis rouge de la tête aux pieds... rouge comme un homard. *« Que se passe-t-il? »*

Une idée me vient; j'allonge le bras pour me saisir du flacon contenant la poudre dont je me suis aspergée lors de ma toilette. J'ouvre les yeux pour lire l'étiquette apposée sur le contenant. POUDRE À RÉCURER. *« Ouais, les bonnes soeurs ne font pas usage de poudre après leur bain, à l'évidence! »*. Vivement, je plonge dans un bain rempli d'eau douce. Soulagée de la démangeaison, je me glisse sous les draps en riant …

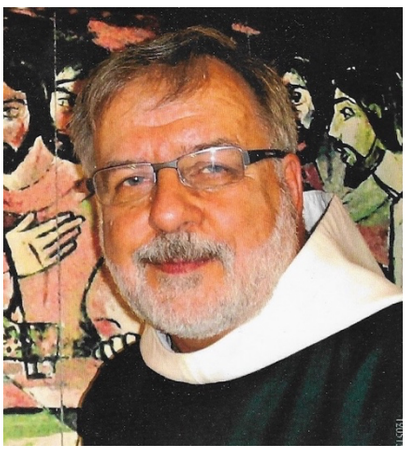
Lorsque la clientèle et le personnel de L'Institution des Sourdes déménagea à l'Institut autrefois réservé aux garçons, je me trouvais déjà en période de réflexion : *« Suis-je à ma place dans cette vie de religieuse? »* Il m'arrivait de plus en plus souvent de me sentir à l'étroit dans ce costume de *'nun'*. Le monde laïc me manquait atrocement. Je ne me sentais pas sur un chemin permettant le plein épanouissement de mon potentiel.

Tracassée par l'ennui, je me suis ouverte à l'aumônier. Par chance, ce dernier m'a secondée dans un discernement sérieux. Il s'est mis à l'écoute de mes motivations profondes et a bien vu que je n'étais plus à ma place. Nous avons compris ensembles, que ce qui m'avait attiré vers la vocation religieuse à mon jeune âge, était ma foi chrétienne. Il m'encouragea par la suite et m'aida à faire des démarches pour en sortir.: *« Teresa, tu trouveras dans la vie chrétienne laïque l'accomplissement des aspirations profondes qui t'ont amenée ici. Ne perds pas de vue l'enseignement aux enfants sourds et le cheminement de foi engagé que tu as toujours souhaité. »*

Mon confident avait vu juste! Je poursuivis ma carrière d'enseignante. J'aimais apprendre et mon désir m'a conduite à me perfectionner. Je me suis inscrite au baccalauréat à l'Université du Québec à Montréal. Évidemment, un interprète m'a donné accès aux cours en la personne d'André Lachambre.



André, alors jeune professeur qui occupait la classe voisine de la mienne, s'était offert pour toute la durée de la session. Nous formions un groupe de cinq femmes sourdes. Un jeune homme, Raymond Dewar, un sourd devenu célèbre par la suite dans le monde de la surdité, s'est joint à nous. Nous avons tous réussi à obtenir cette mention qui nous assurait la permanence d'emploi et augmentait considérablement notre salaire.



En 1988, le jeune Père Gérard Bernatchez, Clerc de Saint Viateur, me fit une proposition qui venait augmenter ma satisfaction personnelle. Le Père Gérard ordonné prêtre en 1984, avait fondé une oeuvre pastorale destinée aux personnes sourdes. Comme celui-ci avait reçu les autorisations officielles qui permettaient à l'oeuvre de se déclarer *'organisme caritatif sans but lucratif'*, il recruta des personnes pour former une équipe : *« Veux-tu te joindre à ma petite équipe pastorale au service du monde de la surdité? »* Un *'OUI'* inconditionnel sortit de moi.

« Seigneur, tu entends les balbutiements de mon coeur et réclames ma participation à l'annonce de ta Parole. Sois remercié entre tous! »

Pour faire une histoire courte, voilà plus de trente années que je suis impliquée dans le Corps d'Animation de la Maison de la Foi. Les membres de cet organisme sont toujours pour moi d'une extrême importance. Je me suis impliquée avec eux fidèlement. J'y ai investi tout l'amour de mon coeur et ensemble nous avons semé la Parole bien au-delà du grand Montréal Métropolitain.

Gérard a toujours eu cette ouverture d'esprit qui offrait à la femme une place de choix en Église. Cela m'a permise d'annoncer la Parole du Seigneur à mes soeurs et frères sourds dans une langue visuellement accessible. J'ai eu la chance de faire de l'accompagnement spirituel en m'appuyant sur la formation à la couleur PRH grâce à des ateliers soigneusement préparés par Gérard et André (son bras droit).

"CORPS" d'animation

de la

Maison de la Foi



André Lachambre, Lise Joly, Jean-Marc Lachambre,
Gérard Bernatchez et Theresa Kelly

Ensemble, nous avons animé des '*homélies-partages*'. Nous avons également fait du théâtre et produit des séquences vidéo pour rendre la Parole de Dieu encore plus actuelle et vivante. Guidés par Gérard, nous avons constitué une équipe de bénévoles qui s'est partagée diverses responsabilités au sein de l'oeuvre. Tout cela pour illustrer comment cette invitation a donné sens à ma vie et m'a orientée vers *'un plus'* dans ma croissance humaine et spirituelle.

Je suis infiniment reconnaissante envers Gérard qui a su voir en moi un certain potentiel. Ce prêtre m'a aidé à me réaliser au meilleur de mon épanouissement personnel. Quant aux membres de l'équipe, ils ont été une seconde famille pour moi : Gérard mon pasteur, Lise Joly une amie précieuse, Marie-Paule Gagné ma complice, André 'my Pal' et son frère Jean-Marc Lachambre, mon soutien de chaque instant aux derniers instants de ma vie active alors que je logeais aux Habitations Pelletier.

Dans les faits, je considère que Marie-Paule et moi, toutes deux sourdes, avons été traitées en reines. On a toujours pris soin de nous informer adéquatement et on a eu ce souci de communiquer harmonieusement avec nous deux.

Le jour de mon 'ASSOCIATION' à la communauté des Viateurs a été aussi un moment charnière dans ma vie. J'ai frayé avec tout ce beau monde de religieux

et de laïcs, hommes et femmes. Nous avons célébré la vie et avons prié les uns pour les autres. Incessamment, nous nous sommes rassemblés pour explorer les avenues susceptibles de dire au monde l'amour de Dieu, la proximité de Marie et la fraternité de toute la communauté élargie. J'exprime ici un grand merci à tous ces guides viatoriens dont les valeurs m'ont servi de témoignage chrétien. Les fréquenter a certainement fait de moi une meilleure personne.

Je pourrais encore en dire davantage, certes, mais *'toute bonne chose a une fin'*. J'insiste pourtant à ajouter que mon vécu de colocataire avec Serge et Guy m'a permis de ne jamais m'inquiéter du présent non plus que de l'avenir. Nous avons habité chacun nos espaces dans un respect mutuel qui ferait l'envie à tout partenaire de condominium. Dans une très profonde amitié, ces deux personnes n'ont cessé de me faciliter la vie. Ils ont été pour moi des anges, *'ma bouche et mes oreilles'* durant les nombreuses années où nous nous sommes côtoyés.

J'ai gardé pour la finale ma chère grande famille demeurée aux États-Unis. Tant que ma santé m'y a autorisée, j'ai fait le voyage Montréal-Chicago pour célébrer les grandes fêtes en la présence de plusieurs générations de cette si chaleureuse famille. Tous m'ont toujours considérée avec respect; je suis leur aïeule. À ce titre, nous nous sommes mutuellement gâtés. Pour ma part, je

passais des heures à coudre de multiples vêtements et autres surprises à leur intention. De leur côté, ils m'ont offert mille et un cadeaux, Ce que j'ai apprécié par-dessus tout fut leur inconditionnelle fraternité.

« Vous êtes de mon sang et dans mon coeur pour n'en jamais sortir »













La vie de Teresa Kelly de New-York à Montréal
Témoignage recueilli en langage visuel en mars 2015
et rédigé le 6 mai 2022
par André Lachambre



Theresa Kelly

Maison de la Foi
au service du monde de la surdité

Plus de 33 années au service du Monde de la Surdité

Teresa, l'aînée de l'équipe de la Maison de la Foi, fut toujours considérée avec égard et respect. Femme de droiture aux aspirations multiples, elle a inspirée plus d'une génération de jeunes et d'adultes qui l'ont aimée pour sa générosité, son côté humain et sa joie de vivre sans contredit.

Au sein de la Maison de la Foi, elle avait autorité en matière de communication. Elle assurait avec André, la transmission des textes bibliques en langage visuel. Vraiment, cette femme s'est avérée d'un apport incroyable dans la préparation des liturgies; sa grande culture et sa connaissance des objets de la Foi ont permis de transmettre aux personnes sourdes, non seulement de l'information religieuse, mais un réel attachement à la parole de Dieu lors des célébrations dominicales et autres occasions.

Cette grande Dame offrait un visage très souvent amical, pour ne pas dire cordial et enjoué, comme il a été mentionné. Elle aimait la vie en équipe et les rassemblements. Elle y voyait la présence du Seigneur : *« Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.* (Mt 18,20)

Teresa vivait une sorte de fraternité toute spéciale avec feue Marie-Paule Gagné ***s.n.d.d.*** La religieuse, estimée de tous, lui vouait une confiance sans limite. Les conseils de Teresa étaient pour cette dernière des principes de sagesse qu'il fallait appliquer à la lettre. Par ailleurs, madame Kelly détestait l'attitude de certaines personnes qui dénigraient leurs frères et sœurs entendants. Dans l'équipe, on se plaisait à la voir comme un PONT unissant dans l'amitié SOURDS et ENTENDANTS.

Toujours empressée à servir son prochain, elle appréciait être choisie comme lectrice lors des rassemblements eucharistiques. Aussi a-t-elle participé à des présentations visuelles visant à mettre en relief divers aspects de la foi chrétienne. Par dessus tout, elle aimait s'impliquer comme figurante dans les saynètes produites par André et Gérard afin de rendre encore plus clairement la compréhension de la Bible et les enseignements de Jésus.

Teresa portait dans son cœur le désir que les personnes sourdes s'impliquent au plan de la foi chrétienne. Elle assistait souvent des personnes qui consentaient à participer aux célébrations eucharistiques ou encore aux lectures. La désertion des dernières années la faisait souffrir. Elle souhaitait et priait de tout son cœur pour que les

personnes sourdes ne délaissent pas le Seigneur. Doléances qu'elle exprimait lors des rencontres de croissance humaine et spirituelle du groupe ***'Corps d'Animation'*** et aussi lors des bilans annuels. Autant d'occasions, qu'elle ne voulait rater pour rien au monde. Son témoignage relève de **sa fidélité à servir Dieu, à le prier** pour la communauté des personnes sourdes du Québec et l'avancée de leurs droits. Elle priait également pour faire valoir l'amitié et la bonne entente mutuelle de tous les chefs de file impliqués dans les services aux personnes sourdes.

Chère Teresa, nous gardons de toi un précieux témoignage d'une femme engagée, et amoureuse de la vie. Tu es digne collaboratrice dans la CRÉATION du Père. Va vers LUI, avec confiance car, comme Il a toujours su le faire, Il ***t'attend au paradis les bras ouverts,*** *c'est-à-dire* ***là où n'existe plus aucun frein à la communication pour les siècles des siècles !***

« Seigneur, reçois-la bien chez toi,
elle était notre amie ! »

par André Lachambre

Au nom de la Maison de la Foi
au service du monde de la surdité

En terminant, j'aimerais permettre au lecteur de cette biographie de prendre connaissance d'un article que j'ai produit dans le journal Voir-Dire[3] ; Article que j'ai intitulé :

« Hommage à Theresa Kelly 1926-2022

« Nous naissons nus et nous mourons nus ».

Cette expression signifie que dans l'autre monde, le monde de Dieu, nous n'apportons rien de nos richesses et de nos beautés extérieures. Nés pauvres et dépourvus, nous retournons au Créateur dans une humilité sans limites.

C'est un choc qui nous attendait le père Gérard et moi lorsque nous avons poussé la porte de la chambre F204 du CHSLD de Cartierville qu'a fréquenté longuement notre amie Theresa.

Elle venait de décéder en ce 15 avril 2022, après des semaines de douleurs sans nom.

On me demande d'écrire un article sur cette amie sincère. Je crois que je ne trouve pas les mots tellement cette femme m'a marqué durant les nombreuses années qu'elle a consacré à l'enseignement des jeunes enfants sourds. Elle

[3] Voir-Dire : revue fondée par monsieur Yvon Mantha qui rend compte de l'actualité et des avancées du monde de la surdité.

laisse dans le deuil une famille américaine fort attachée à elle, mais aussi une belle fraternité dont faisait partie sa grande amie Marie-Paule Gagné s.n.d.d. qui l'a devancée dans son passage vers l'au-delà.

Theresa aimait la vie ! Quand elle ne chaussait pas ses souliers à talons aiguilles, elle aimait danser. Elle s'amusait à chanter manuellement et souriait à ce monde enchanté dans lequel nous avons à vivre 'bon an, mal an'. Tout le monde se rappellera sa passion pour les animaux. Elle a pris soin de deux très beaux chiens 'Bouba' et 'Fritz' comme s'ils étaient ses enfants.

Ce qui la caractérise le plus, c'est certainement cet engouement pour LE SAVOIR. Theresa ne cessait de fouiller dans le dictionnaire ou sur Internet pour apprendre. Cette femme est un exemple d'intégration en tant qu'immigrante québécoise. Arrivée au pays à l'âge de 23 ans, elle s'est fait un devoir d'apprendre le français écrit et la LSQ pour mieux s'engager dans sa société d'adoption. Theresa était une érudite assoiffée de culture ; tout l'intéressait ; elle nourrissait une passion toute particulière pour la lecture et les revues d'informations. Rien de l'actualité ne lui échappait.

Cette belle dame avait un penchant pour la communauté sourde qu'elle aimait d'une amitié sincère, ce qui ne l'a pas empêché de fréquenter parallèlement le milieu des entendants avec

lesquels elle frayait aussi bien. Femme déterminée et à l'esprit ouvert, elle voulait être une sorte de 'PONT' pour créer des liens de fraternité entre les entendants et les sourds ; aussi se plaignait-elle des querelles qui empêchent trop souvent l'arrimage entre les deux cultures.

Sa fidélité avec tous ses vrais amis se voulait sans faille. Theresa était colocataire d'une maison commune avec ses inséparables amis Guy Auger et Serge Blackburn. Elle se disait reconnaissante de tous les services que ces deux amis lui rendaient à répétition. Grâce à eux, elle a pu entretenir des liens étroits avec sa famille, avec le monde des affaires et des finances. La maison était ouverte à ceux et celles qui l'appréciaient et qui aimaient la visiter.

Theresa a vécu deux grandes passions dans sa vie : la pédagogie et la spiritualité.

Nombreux sont les élèves, garçons et filles sourds, qui ont participé à ses cours d'arts à l'école primaire. Theresa n'était pas avare de conseils pour ces jeunes qu'elle affectionnait beaucoup. Elle ambitionnait de les rendre le plus autonome possible.

La croissance personnelle de ces jeunes prenait énormément de place dans son enseignement. À ce chapitre, encore aujourd'hui, après de nombreuses années écoulées depuis son départ de

l'enseignement, les anciens élèves lui sont reconnaissants de les avoir initiés aux rudiments de la langue anglaise et à l'américan sign language (A.S.L.).

Au plan artistique, Theresa avait l'œil. Elle imaginait des tâches qui faisaient appel à la création et la persévérance. Avec elle, pas de gaspillage inutile ; son matériel didactique était toujours bien ordonné et accessible facilement : il ne fallait rien ménager pour permettre à cette belle jeunesse, privée de la faculté d'entendre, de s'épanouir !

Theresa gardait toujours une certaine nostalgie de son passage chez les sœurs Notre-Dame-des-Douleurs. L'ancienne religieuse a toujours gardé un bon souvenir des heures passées au couvent de la rue Saint-Denis. Elle gardait proche de son cœur les anciennes consœurs de cette communauté qu'elle a dû quitter parce qu'elle s'y trouvait trop à l'étroit en rapport avec ses désirs et l'appel de la vie consacrée dans le célibat.

Pour remédier à ce manque, elle a accepté l'invitation du Père Gérard Bernatchez de participer activement, à titre d'animatrice, au sein de la Maison de la Foi au service du monde de la surdité. Elle est devenue non seulement membre du Corps d'Animation durant trente-quatre ans, mais elle fut de surcroît associée aux Viateurs du

Canada par un engagement formel.

L'objet de dévotion de Theresa était la croix de Jésus-Christ. Elle nous confiait souvent l'importance qu'elle attachait à ce Jésus Sauveur de l'humanité. Quand je la visitais au CHSLD de Cartierville, sa souffrance me renversait. Elle endurait des maux de jambes qui crispaient son visage. Alors, se tournant vers le crucifix, elle me disait tout naturellement avec ses deux mains : « *Moi je souffre, mais ce que j'endure n'est rien face à ce que LUI a enduré dans sa passion pour nous aimer jusqu'à mourir ».*

Pourtant, au-delà de la souffrance physique, ce qui l'a le plus éprouvée, c'est le manque de communication lorsqu'elle s'est vue prisonnière de sa chambre à cause de la pandémie du coronavirus et aussi parce que les nouvelles préposées qui se sont ajoutées au personnel en place ne pouvaient apprendre à la fois la langue visuelle des sourds tout en s'initiant à leur nouveau travail. Nul n'est tenu à l'impossible !

Cependant, en terminant, j'implore les associations de sourds de prendre un plus grand soin de leurs aînés (es) en trouvant le moyen de les visiter occasionnellement. Certes, je comprends que la pandémie a créé une barrière qui empêchait ce genre de visites. Mais à y bien penser, un jour ce sera vous qui serez vieux, faibles et peut-être abandonnés à un sort que vous n'aurez pas choisi.

Dans le cas de Theresa, je crois que c'est sa foi, solide comme le roc, qui lui a permis de ne pas désespérer. Je la vois me dire une dernière fois cette parole si touchante :

« LUI a souffert plus que MOI ».

Chère Theresa, tu as laissé sur terre ce qui est appelé à périr : santé, argent, coquetterie, maison, vêtements et quoi encore ? Ce qui va te survivre, ce sont tes vraies richesses de coeur : tes amitiés, ton sens du devoir, tes liens familiaux, ton dévouement et ton respect pour la vie et les personnes. Par-dessus tout : ta foi profonde.
Tu peux maintenant t'en aller dans la Paix…

Tout est accompli !



Lise Joly, Diane Labrèche, Cécile Major, Jean-Marc Lachambre , Serge Blackburn,

Theresa Kelly, André Lachambre

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sans la précieuse collaboration de deux personnes qui ont toute ma gratitude.

Correction orthographique : Pierre Berthelet, c.s.v.
Mise en page : Gérard Bernatchez, c.s.v.

Auteur : André Lachambre

Édité par la Maison de la Foi, Québec, 2023